

*Les chants  
de Jane*

Pierre Geranio

Revue du Grenier Jane Tony  
Bimestriel Janvier/Février 2017

N° 8



# Pierre Geranio

Comédien, régisseur, metteur en scène et poète, Pierre Geranio portait sur notre société son regard bleu pétillant d'homme engagé et critique. Passionné de littérature, au théâtre comme au cinéma, il était d'abord soucieux du texte et puis de l'auteur dans sa dimension d'homme mais aussi de passeur de paroles.

Sa mère, Marie-Henriette, couturière et femme au foyer, comédienne à la vocation contrariée, insufflera à Pierre sa vocation théâtrale. Son père, Guiseppe Geranio, peintre en bâtiment originaire du Piémont, sera secrétaire général du parti communiste de Lombardie à Milan dans les années trente. Exilé en Belgique où il fonde sa famille, Guiseppe transmettra à ses enfants sa soif d'idéal et de justice sociale ainsi que les exigences d'un engagement politique.

À quinze ans, trop tôt orphelin de père, Pierre entre dans la vie active. En parallèle, il est comédien au Théâtre Populaire. Il pratiquera ainsi le jeu, la mise en scène et la régie de plateau, en amateur jusqu'à sa rencontre avec Herbert Rolland, directeur du Théâtre de la Vie à Bruxelles. Par la suite c'est en tant que professionnel qu'il apportera son talent dans une soixantaine de productions théâtrales et cinématographiques.

En quarante-cinq années de pratique théâtrale, il a collaboré en tant qu'acteur, metteur en scène ou régisseur, à de nombreux spectacles au sein de diverses compagnie dont le Trio Théâtre, le Théâtre Populaire de Bruxelles, le Théâtre de la Vie, le Théâtre Le Public, le Théâtre Poème, Le Plaisir du Texte etc.

Mais s'il aimait le texte, celui qu'on joue, celui qu'on déclame, il aimait aussi la page blanche, celle qu'on est alors obligée d'écrire. Pierre Geranio est devenu ainsi poète et un créateur de mots. Ses poèmes ainsi que ses nouvelles ont été édités dans diverses revues comme Ouverture, Traverse ou les Elytres du Hanne-ton. Il assura même durant deux ans la présidence du Grenier Jane Tony.

Né à Bruxelles en 1947, il nous a quittés trop tôt en décembre 2015.

## Chant du promeneur citadin

Ma ville ma barricade  
Mon roman écarlate jamais achevé  
Ma rougeur au front bornée  
Mes tempêtes mes printemps féconds  
Ma solitude aux fleurs  
Mon pavé sans autos  
Et mon fleuve absenté  
Mon terrain vague aussi  
Où mes jeux interdits  
De rafales et de pleurs  
Se déchiraient à vif  
Aux œillades des filles  
Cité aux mille langues  
Odeur de sainteté aux autobus enclose  
Quand tes mirages verts  
Aux accents de Rabat  
Scandent la salsa folle des sapeurs de trottoir  
Par le chant ténébreux d'un flibustier noir  
Tes matins sont ternis tes soirs apocalypses  
Tes hymnes idéaux y scandent tes misères  
Que rythment les joggeurs parcourant tes ellipses  
Perchent de noirs corbeaux sur tes tours en hiver  
Et sur tes canaux lents que fendent les chalands  
Voguent les suicidés révoltés impuissants  
Dans tes matins frisquets sur tes places livides  
Viennent tes maraîchers aux faces sassanides  
Y étalent leurs sucres à quatre heures tapant  
Les chiens terriers y viennent pisser en rouspétant

Ma ville ô ma raison  
Que je te gagne encore au loto de tes rues  
Que je renifle encore le charme de tes noms  
Que je cogne toujours aux croisements suspects  
Tes aurores d'acier aux sinistres aspects  
Quand les mornes faiseurs de rêves provisoires  
Passent comme dormeurs au détour de l'histoire  
Mes pas toujours suivant tes semelles de pluie  
Que j'arpente à nouveau tes impasses meurtries  
Tes quais sans horizon ton port sans aventures  
Que je relise enfin ton titre aux devantures  
Puis j'irai m'extasier sur tes grilles muscadines  
Où les voyeurs frustrés penchent sous tes caudines  
Ils attendent le fruit de l'exaspération  
Et s'y laissent vomir sans y faire attention  
J'irai provocateur devant ta cathédrale  
Où les Pharisieus disent la messe des nantis  
Les cantiques s'égarent aux heures sidérales  
Et ta chanson d'amour y semble avoir menti  
Je veux me rendormir sur ton matelas bleu  
Que bercent les nuages qu'apaisent les marées  
Où les petits enfants marchent à la queue-leu-leu  
Et suivent ton cortège de jeune mariée  
Où les poètes sourds aux oraisons funèbres  
Jettent l'azur profond jusque dans tes ténèbres  
Je te veux mon amante aux ruelles éteintes  
Je te veux ma vibrante gisant sous mes étreintes  
Et tes rares passions sous les néons roussis  
Trembleront des grésils et des zéphyrs aussi

Ma ville ô ma passion  
Ma raisonnable gourde mon esclave soumise  
Mon chant de déraison et ma terre promise  
Quand dressera enfin la rose barricade  
Rejailliront sonores tes sources tes cascades  
Et tes enfants vieilliss aux crânes resculptés  
Danseront-ils ravis de n'être plus blessés

Serait-ce pour demain serait-ce pour jamais  
Mais j'erre dans tes murs en pas-prisonnier mais

J'attendrai ton printemps désormais infini  
J'aurai vingt ans alors et tout sera fini

## Premier rêve

« *Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés.* » Ch. Péguy

L'ombre est sur le ciel et la nuit va tomber  
Sortir de la forêt calcinée  
Traverser le champ de maïs mais qui a oublié de  
le récolter  
Dévaler le talus  
Eviter la chute  
Le fleuve  
Suivre sa berge  
L'herbe que le vent plie  
Montre le chemin  
Écouter la musique de l'aulne que le courant  
secoue  
Respirer au plus fort le jasmin  
Le muguet du jardin que l'on croise et qu'on  
n'oubliera pas  
Écarquiller les yeux car l'ombre  
Tordre la cheville sur le pavé disjoint  
Tourner plus loin  
Au chemin de traverse  
Se heurter au mur  
Y pratiquer une brèche  
Se glisser par le trou  
Au plus lointain du jour  
S'écorcher les mains aux barbelés rouillés  
Tourner plus loin  
Longer les ruines  
Les maisons qui furent là mais quand havre de  
paix de silence  
Enjambe les corps  
Regarder devant soi



Presser le pas  
Se boucher les oreilles car les cris  
Reprendre sa respiration  
Marcher toujours  
À tâtons car la nuit  
Tourner plus loin  
Presser le pas  
Entrer dans la ville mais où sont les autos  
Les places sans fontaines et les trottoirs déserts  
Parcourir l'avenue aveugle  
Croiser le panneau « gare-station »  
Sauter les rails  
Où les wagons bondés de bétail  
Immobile dorment  
Se dire que ce n'est pas là du bétail qui dort

Surtout ne pas hurler  
Surtout ne pas parler  
Marcher  
Laisser s'enfuir les chiens épouvantés

Se cogner à l'épaule  
Deviner la pâleur du visage les yeux démesurés  
La ligne de la gorge  
La courbure plus bas qui tanguerait si  
Mais le froid et la faim ne bougent plus la hanche  
Sentir la chaleur du bras

Le parfum du cheveu  
Ralentir le pas que son pas accompagne  
Tourner plus loin  
Entrer dans la forêt  
Où bruissent les bestiaires  
Trouver la clairière  
La source  
S'arrêter côte à côte  
Rafraîchir nos fronts

Et attendre le jour

## Deuxième rêve

Retrouver le chemin ne pas perdre le nord  
Où est la mer encore  
Et le bleu des moissons  
Et le chant des saisons

Ignorer les miroirs qui nous tendent leur or  
Retrouver le chemin ne pas perdre le nord  
Marcher à reculons vers la mort  
Avoir pour horizon  
La lune et les matins

Ne pas perdre le nord retrouver le chemin  
La paume de tes mains  
Et l'ombre de nos corps  
Notre bateau au port

Retrouver le chemin ne pas perdre le nord

## Troisième rêve *Confession athée* (*le bruit des bottes, le silence des pantoufles...*)

Ils passaient près de nous échappés des enfers  
Ils fuyaient égarés les chiens aux pieds de fer  
Aux hurlements des loups nos fronts se sont baissés  
Et nos yeux se fermèrent aux hommes effarés  
Car nos mots étranglés ne les entendaient plus  
Nous avions une langue et nous nous sommes tus  
Au sommet de nos cœurs qu'effarouchaient ces temps  
Le silence du roc le calme du néant  
Et des quatre saisons désormais inutiles  
Il ne demeurait rien de ce que nous savions  
Ni des cieus désertés du plus haut de nos villes  
Ni des fleuves divorcés d'avec leurs alluvions  
Ni des nuits étoilées ni des jours indociles  
Ni des bras enlacés avec nos compagnons

Toujours nous avançons dans un monde antarctique  
Ignorant des vivants jusqu'à leur existence  
Et leurs pas entendus retournés au silence  
N'ont pas trouvé mémoire sur nos places publiques

Frères ! Dieu que ce mot a un écho étrange  
Comme si dans l'ombre se dissimule un ange  
Et nos mains immobiles ne sachant où se tendre  
Cherchent dans le néant une âme de qui s'éprendre

Demain réveillera peut-être le jour bleu  
Les bras peuplés d'amour les matins duveteux

Et nos fronts relavés à la source commune

## Lied nocturne

dans la nuit oubliée de tous  
tu penches à la fenêtre  
jeune amante  
ton front inquiet  
vers le pavé sans autos  
et le pas qui résonne  
et le chant qui l'annonce  
le quinquet dans la rue éteint  
et la longueur du soir  
et le froid qui t'étreint  
referment la croisée  
sur tes épaules de velours

# L'oie cendrée

*Lied*

est-ce la fumée  
est-ce ton errance  
où trempa ton habit  
qui grisonna ton aile  
tout en bas  
noire et rouge  
vacille la terre  
sous tes battements sûrs  
rampent ici-bas  
les restes de l'armée  
et ta robe ô oiseau  
se distord et se tend  
vers l'infini  
là-bas  
qui se meurt et qui geint

# Miroirs

*Lied (à Jean-Luc Fafchamps)*

l'eau de nos miroirs  
trouble  
la trace  
les pas doubles  
dans la neige déjà s'en vont  
les printemps précoces  
nous troublent  
et notre miroir fond  
ne pleuvent les marées  
que les soleils dévorent  
à tout jamais les chants  
et les mers et les vents  
vont  
de la trace au néant

## Travelling by night

À l'heure où tout est gris dans le couloir des nuits  
À l'heure où le brouillard se marie à la pluie  
À l'heure où le volet a fermé sa boutique  
Sous le regard muet des néons éclectiques  
Errent les noirs chiteurs les bannis les paumés  
Qui attendent la suite au prochain numéro  
Pour qui même la Lune a des reflets idiots  
Ils échangent leurs sous pour des paquets fermés  
Quand les noires musaraignes glissent au sol  
luisant  
Et rient à leurs dentelles attendant le client

Le trottoir où scintillent quelques lamelles d'or  
Retient toujours l'écho d'une lutte féline  
Où celui qui vainquit était le plus retors  
Et rien n'a empêché la morsure assassine

Les chiens de garde aussi ont les ombres fuyantes  
Quand ils rôdent courbés sous leurs harnais de plomb  
Ils guettent silencieux les paupières tombantes  
Les passants attardés qui marchent à reculons  
Plus bas dans le boyau où les vivants se pressent  
Un jeune homme attend les yeux dans l'infini  
Debout au bord du quai qu'une rame ogresse  
Le happe salvatrice et que tout soit fini



À l'heure où tout est gris dans le couloir des nuits  
À l'heure où le brouillard se marie à la pluie  
Les trains impatientés de leurs sombres désirs  
Rongent leurs freins huileux de fureurs hystériques  
Lorsque les chauffeurs hantent de leur ombre électrique  
Les hangars métalliques où ils semblaient dormir

# Croisements

*(fait divers deux)*

Que c'est bête une ville quand renaît le printemps  
Le lilas dans le square jouait avec le vent  
Lui était dans le bus qui attendait au rouge  
Il serrait contre lui Grandet de chez Balzac  
Elle dans son auto se remettait du rouge  
Sur la lunette arrière elle avait Bergerac  
Leurs yeux se sont croisés un instant toute une vie  
Leurs cœurs se sont figés et puis Elle a souri  
Lui a reçu tout ça il en était tout chose  
Il lui sentait monter aux joues comme du rose  
Elle une main au volant et l'autre à son bâton  
Vibrant comme un orage des orteils au menton  
Puis ce feu imbécile est repassé au vert  
Le bus est reparti vers le diable vauvert  
Elle dans son auto ne redémarrait pas  
Derrière on klaxonnait pourquoi qu'elle avance pas  
Lui dans l'autobus a demandé l'arrêt  
Mais c'était bien trop tôt c'est pas là qu'il allait  
Les yeux dans les nuages Elle est passée au rouge  
Un routier qui croisait a freiné en jurant  
Quand Lui est arrivé sur les lieux en courant  
Un amas de ferraille aussi plus rien qui bouge  
Le lilas dans le square jouait avec le vent  
Que c'est bête une ville quand renaît le printemps

# Le passant

*(fait divers quatre)*

Il marchait dans la rue et pensait dieu sait quoi  
La tête un peu penchée comme pour entendre  
Il souriait ailleurs où parfois on sourit  
Les gens qui le croisaient ne le remarquaient pas  
Le brouillard se levait le jour chassait la nuit  
Les oiseaux se taisaient il gelait à pierre fendre  
Au coin de l'avenue une fille aux yeux tendres  
Modulait une chanson qui parlait de la pluie  
Les passants regardaient mais ils ne donnaient pas  
L'homme s'est arrêté retourné sur ses pas  
Vers celle qui chantait les nuages de suie  
Qui chantait les pays où on chante parfois  
Avec les mots du vent qui se laissent entendre  
A écouté la fille comme on se laisse prendre  
A revu ses printemps la chaleur de ses nuits  
Les amours et les gestes qu'il ne refera pas  
Les révolutions mortes et les hymnes enfuis  
Qu'il croyait oubliés comme s'effacent les pas  
A voulu lui donner en un geste fortuit  
Une pièce d'argent pour payer son repas  
Elle l'a regardé à se laisser surprendre  
«Merci mon bon monsieur mais pour vous c'est gratuit»  
Puis elle a rechanté les revers de nos nuits  
Avec dedans son cœur des couleurs à revendre  
Le vieil homme est parti vers son lointain là-bas  
La tête un peu penchée comme pour entendre  
Il souriait ailleurs où l'on sourit parfois.

## La rambarde

*(fait divers un)*

Et l'homme s'est penché par-dessus la rambarde  
Les nuages et le ciel se reflétaient dans l'eau  
Les herbes et les ajoncs se courbaient sous la brise  
Et le soleil riait et c'était le printemps  
Et l'homme a délesté prestement son fardeau  
Et l'homme a enjambé brusquement la rambarde  
Et l'homme a hésité les yeux dans le canal  
Le vent a murmuré quelque chose à l'homme  
Que le vent seul connaît  
Et l'homme a reposé ses deux pieds sur la pierre  
A repris son fardeau  
Les tambours dans son cœur battaient la générale  
Et l'homme est reparti  
Aux lèvres la chanson que le vent seul connaît  
Et c'était le printemps et le soleil riait

## Quelque chose de Desnos

Le verso des maisons qui longuement défile  
Et le fleuve en bas qui roule ses chalands  
Mais ce train où va-t-il ?

Et ces nuages gris qui survolent la ville  
Tandis que dessous eux passent muets des gens  
Mais ces temps quels sont-ils ?

Et ces fronts qui se penchent et ces regards serviles  
Ces marchands de bonheur et ces roses mentant  
Mais ce cri d'où vient-il ?

Ces cadavres jetés aux creux des bidonvilles  
Ces hymnes entonnés aux derniers occupants  
Mais ces chants quels sont-ils ?  
Ces ciels toujours remis aux lendemains dociles

Et nos vies et nos âmes et nos cœurs attendant  
Mais ce rêve quel est-il ?

## Identification

Je suis le vieux miroir aux rides de l'oubli  
Et l'écorce gercée dans le gel de la nuit  
Je suis le brasero des espérances vaines  
La feuille de l'automne et le vent de la plaine  
Le voyage annulé la salle des pas perdus  
La chanson fredonnée au détour de la rue  
Je suis la pièce d'or au mendiant de l'église  
Dans la chambre d'hôtel la clef de la valise  
La barque délaissée un soir le long du quai  
Et le train qui s'en va et les amours manqués  
Je suis le sable aussi que le vent noroît pousse  
La plage et l'horizon et la vague qui mousse  
La ruine et la maison et le souvenir froid  
Le drapeau rouge au vent et l'ombre de la croix  
Je suis le musicien et le violoncelle  
Et le lest jeté du haut de la nacelle  
Le fracas de la guerre la fureur des combats  
La pierre de la tombe oubliée du soldat

## Nageur

abordera-t-il un soir  
à la rive  
celui que le nuage efface  
celui  
que devance la vague  
celui  
aux muscles de bronze  
que l'horizon  
à tout jamais  
recule

## Dormir

Dormir, plonger très loin, là-bas tout au fond, vers les abysses, à la recherche de quels trésors enfouis, de quels gestes effacés, de quelles musiques rendues à leur silence, de quels épisodes de notre vie oubliés qui reposent là, sur le sable tranquille, navires sombrés.

Dormir, comme le prince d'Elseneur rêver peut-être, errer dans les corridors de l'ombre, s'enfoncer dans la brume épaisse où croisent les fantômes aimés que nous avons trahis et laissé mourir.

Dormir, debout, en sueur, sur la scène surchargée de décors, sans costume ni texte appris, face à l'impatientée marée de ceux qui nous regardent, attentifs aux mots impossibles à prononcer, espérer en vain la chute du rideau qui nous délivrera.

Dormir, sans regretter les guerres que nous ne ferons pas, qui mordent nos talons, chiens de fer, de poudre et de sang, ruines encombrées où vomissent les mouches et que traverse notre perte grise.

Dormir, nager à reculons, entre un ciel d'obscurité et une eau d'azur, vers ces îles dansantes et dorées que n'atteindront jamais nos abordages sans cesse remis.

Dormir, parcourir la ville désertée où résonnent nos pas solitaires, où les tramways, depuis toujours vidés, sillonnent sans s'arrêter les avenues inexplo-  
rées, connues pourtant, qui mènent à ce nulle part où nous voulons aller.



Dormir, traverser les vitrines aux mannequins  
dévêtus qui sourient encore à l'absence, au guet  
sous les fenêtres livides derrière quoi, sentinelles  
obscuras, veillent les visages en allées.

Dormir, poussés par le vent, sur une mer gelée,  
inexorablement glissés, alors que les phoques, les  
albatros, les engoulevents se rient de nous dans un  
tumulte que nous n'entendons pas.

Dormir, survoler la cime des arbres noirs, les  
fleuves boueux, les montagnes blanches, avec au  
cœur un vague effroi, à la gorge la nausée de l'in-  
fini, mais veut-on seulement atterrir, ne savoir où  
l'espace nous conduira.

Dormir, dans le chemin creux, tout de mousses,  
de renoncules, de lierres, de mûriers, où chantent  
les mésanges huppées, les grives musiciennes, les  
loriots, et vers quoi se penchera la face tant aimée,  
tant attendue qui, dans l'échancrure de l'aube,  
enfin, nous réveillera.

Dormir, dormir, peut-être rêver.

C'est en 1956 que Jane Tony, ouvrit à Bruxelles près de la Grande Place, *Le Grenier aux chansons*. Cabaret consacré à la chanson, mais aussi à la poésie et la littérature, de nombreux artistes vont y faire leur début comme *Jacques Brel*, *Maurane* ou encore *Marc Herman*. Après la mort de Jane Tony, *Emile Kesteman*, *Jean Dumortier* et *Alain Miniot*, décidèrent en 1984 de fonder en sa mémoire **Le Grenier Jane Tony**. Depuis lors, il n'a cessé d'accueillir et de présenter des poètes et des artistes lors de ses séances.

Le Grenier Jane Tony a pour principal objectif de donner aux poètes un lieu de rencontre et d'échange autour de leurs propres textes ; un lieu d'expression poétique et de lecture ouvert à tous et à toutes les formes de poésie.

Ouvertes au public, les séances du Grenier Jane Tony se tiennent chaque troisième samedi du mois, à 16h à « *La Fleur en Papier Doré* » rue des Alexiens à Bruxelles.

Les textes et illustrations publiés dans la Revue «Les Chants de Jane» restent la propriété exclusive de leurs auteurs et le sont sous leur entière responsabilité avec leur plein accord. Ils n'engagent pas l'association «Grenier Jane Tony».

En application aux dispositions légales en vigueur, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, de l'association, de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite.

© 2015 «GRENIER JANE TONY» ASBL

**Grenier Jane Tony** asbl  
La Fleur en Papier Doré  
55 rue des Alexiens, 1000 Bruxelles  
Het Goudblommeke in Papier,  
Cellebroerstraat 55, 1000 Brussel  
Éditeur responsable : Péhéo

**Site web** : <http://www.grenierjanetony.be/>

**Courriel** : [grenierjanetony@gmail.com](mailto:grenierjanetony@gmail.com)

Périodique Bruxelles ISSN 0777401  
Dépot légal BD 28468  
Prix:3€